



La modernisation culturelle de la Chine

Paul Bady

► To cite this version:

Paul Bady. La modernisation culturelle de la Chine. dans André Lichnerowicz, François Perroux, Gilbert Gadoffre (éd.). Projet et programmation. Séminaires Interdisciplinaires du Collège de France réalisés avec la collaboration de l'Institut Collégial Européen, pp.163-171, 1986. halshs-04328292

HAL Id: halshs-04328292

<https://shs.hal.science/halshs-04328292>

Submitted on 8 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

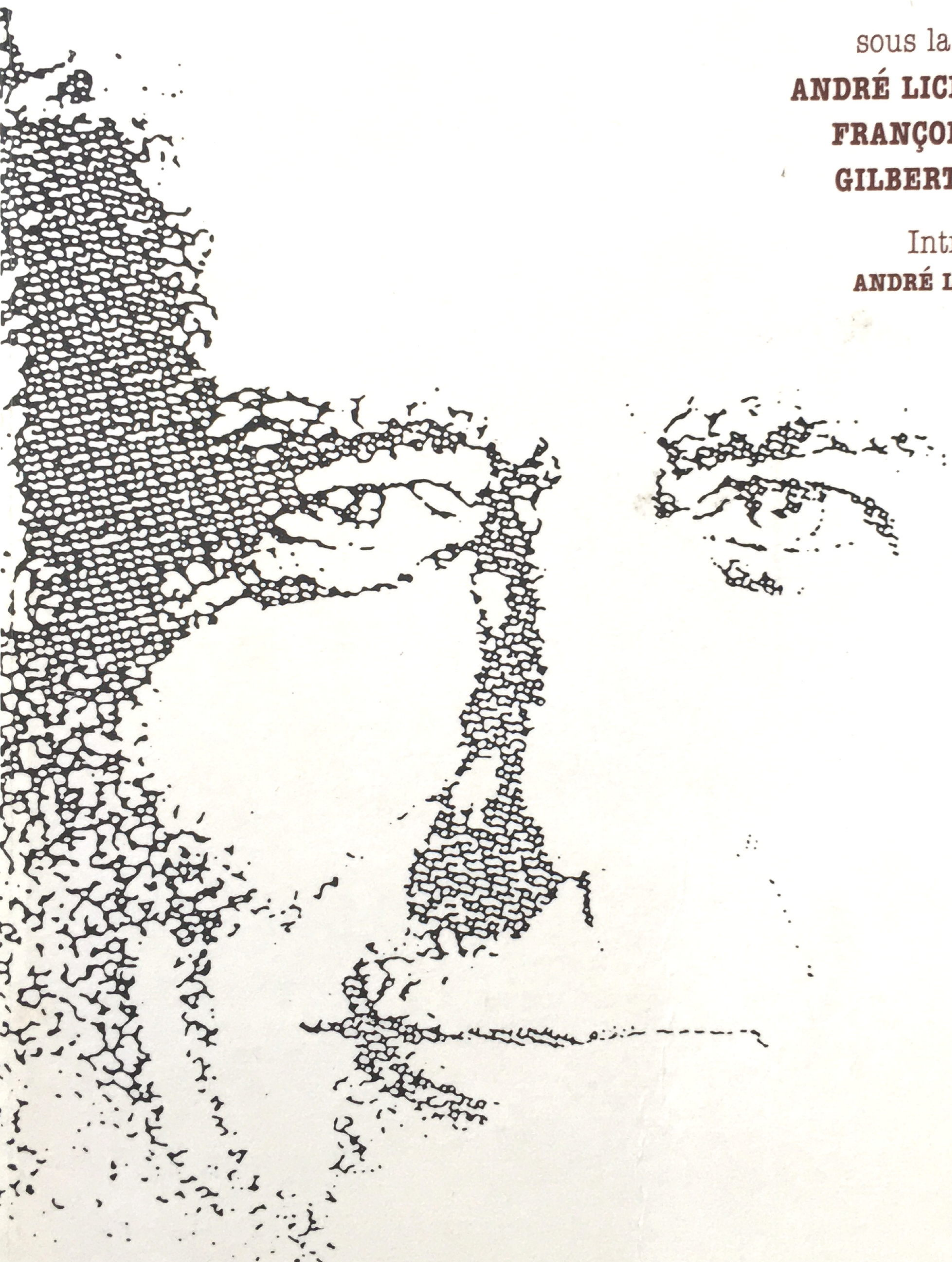
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Projet et programmation

Séminaires Interdisciplinaires du Collège de France
réalisés avec la collaboration de
l'Institut Collégial Européen

sous la direction de
ANDRÉ LICHNEROWICZ
FRANÇOIS PERROUX
GILBERT GADOFFRE

Introduction de
ANDRÉ LICHNEROWICZ



COLLECTION RECHERCHES INTERDISCIPLINAIRES DIRIGÉE PAR PIERRE DELATTRE

maloine

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
- André Lichnerowicz :	
Introduction	7
I - Jean Dieudonné :	
Le projet bourbakiste	11
II - Gilles Châtelet :	
La physique mathématique comme projet : Un exemple : La "grande unification des forces"	21
III - René Thom :	
La notion de programme en biologie	39
IV - Marcel Paul Schutzenberger :	
Les débuts du programme cybernétique	61
V - Gilbert Gadoffre :	
Un projet non programmé : le Collège royal de François Ier	67
VI - Pierre Lelong :	
Les projets de développement scientifique et technique, - Facteurs d'évolution -	83
VII - Hubert Curien :	
Programmes et programmation dans la recherche scientifique et technique	103
VIII - Michel Carmona :	
Projet, programme et programmation en urbanisme	111
IX - Jacques Lesourne :	
Projets et programmes, deux notions essentielles en économie	115
X - Claude Ménard :	
La politique économique : projet politique ou programme économique ?	129
XI - Paul Akamatsu :	
Le projet de modernisation au Japon du régime des Tokugawa au règne de Meiji	141
XII - Paul Bady :	
La modernisation culturelle de la Chine	163

LA MODERNISATION CULTURELLE DE LA CHINE

par Paul Bady

Ecole Normale Supérieure

Tel qu'il est intitulé, le propos d'aujourd'hui peut sembler d'une ambition démesurée. En premier lieu, parce qu'il supposerait que se trouve évoquée toute la Chine du XXe siècle. A cet égard, la prétendue "sinologie" peut apparaître comme une gigantesque imposture, comme si l'on pouvait, en une heure, décrire une réalité aussi multiforme dans le temps comme dans l'espace. S'il y a encore des sinologues au sens classique du terme, c'est parce que leurs études portent généralement sur le passé de la Chine, sur l'ancienne civilisation qui a fondé et perpétué l'Empire. Lorsqu'en revanche on s'intéresse à la période moderne, on passe facilement pour un "spécialiste de la Chine" (*Zhongguo tong*), appellation fortement ironique, voire très péjorative dans la bouche d'un Chinois.

En second lieu, il faut reconnaître que les deux mots de "modernisation" et de "culture" sont des termes très vagues qu'il conviendrait de préciser. Pour ce faire, on peut recourir à deux petits croquis d'un des plus célèbres dessinateurs des années trente, Feng Zikai. Celui de gauche a pour titre : "Ceux qui vont à Shanghai", et montre, en rase campagne, un jeune garçon debout à côté de son père ; les deux sont de dos et regardent le train express qui file en direction de la ville la plus moderne de Chine (1). Celui de droite fait pendant au précédent : pour le bébé dans les bras de sa mère, ou, plus probablement, de sa grand-mère, il s'agit de "contempler la voiture" européenne qui passe (2). Naturellement, dans ces deux dessins chargés de symbole, ce ne sont point les deux engins à moteur qui retiendront notre attention, mais bien plutôt l'attitude si caractéristique des différents personnages devant l'irruption du progrès moderne.

Il serait assurément très intéressant de suivre, tout au long de ce siècle, ces humbles spectateurs de l'histoire. Malheureusement, celle-ci les dépasse, comme on dit, et ne leur laisse guère la parole, sauf dans quelques oeuvres romanesques auxquelles nous nous sommes particulièrement attaché (3). Il faut donc prendre le problème, pour ainsi dire, de plus haut, en le situant d'abord dans une perspective historique d'ensemble. Ensuite, nous traiterons de la modernisation culturelle de façon plus précise en prenant trois exemples relevant directe-

ment du domaine de la culture. Enfin, nous nous interrogerons sur la crise morale et spirituelle que connaît la Chine, soixante-cinq ans après les premiers cris des étudiants appelant à "démolir la boutique de Confucius" (*Dadao Kongjia dian !*).

Pendant longtemps, jusqu'au début de ce siècle, les autorités chinoises, intellectuelles aussi bien que politiques, se sont fermement opposées à l'idée que la modernisation de leur pays entraîne la moindre "occidentalisation" de leur culture. La formule selon laquelle il fallait "garder le savoir chinois pour base" (*Zhongxue wei ti*) et "prendre la science étrangère - seulement - pour un instrument" (*Xixue wei yong*) a toujours, et de nos jours encore, satisfait les esprits pour qui la Chine, en s'occidentalisant, risquait de perdre ou d'"oublier ses racines" (*wang ben*).

Cette conviction fut justifiée, il est vrai, non seulement par les agressions étrangères sur le sol chinois, mais aussi, et on aurait tort de l'oublier, par la première guerre mondiale, qui ne manqua pas de souligner, aux yeux des Chinois, l'abaissement moral des puissances européennes. Nous ne développerons pas ce point, que nous avons déjà traité, il y a quelques années dans un article de la revue *Esprit* intitulé : "La Chine et le déclin de l'Europe" (4). Nous en extrairons seulement une citation du jeune Lu Xun, écrivant en 1908 du Japon :

"Obsédée par les biens matériels du monde objectif, l'humanité a entièrement oublié la richesse intérieure et subjective de l'esprit. Comme seules les choses extérieures comptent et que les valeurs intérieures sont délaissées, comme on ne s'intéresse qu'à la matière et qu'on néglige l'esprit, la masse du peuple est étouffée par les désirs matériels, la société dépérit dans l'anxiété, et le progrès s'est arrêté." (5)

On songe au Péguy de Notre jeunesse, qui lui aussi a constaté que

"C'est en effet la première fois dans l'histoire du monde que tout le monde vit et prospère, paraît prospérer contre toute culture".

La guerre, en consacrant quelques années plus tard la faillite du matérialisme occidental, donnait plutôt raison aux partisans de la tradition chinoise. Pourtant, c'est au cours du même conflit que prit naissance en Chine un mouvement d'idées qui visait à renverser l'ordre ancien, fondé sur le culte du passé, le respect de l'âge et la supériorité du sexe mâle.

Ce mouvement, que l'on dit "du 4 mai" (1919) pour rappeler les manifestations qui eurent lieu alors en vue de protester contre la nouvelle humiliation que la Chine venait de subir au Congrès de Versailles, était radicalement nouveau. Ses deux principaux organes sont *Xinchao* et *Xin Qingnian*, dont les sous-titres sont respectivement *Renaissance* et *La Jeunesse* : de telles appellations constituent, à l'époque, de vraies provocations. Comment peut-on, en effet, parler de renaissance, au sens occidental du terme, ou exalter la jeunesse dans un pays que la tradi-

tion confucéenne, depuis vingt-cinq siècles, ne cessait de tourner vers l'âge d'or qu'aurait été l'Antiquité et où la vénération des anciens avait fait de l'ensemble de la société, par le biais de la famille, une immense gérontocratie ?

Pour la première fois de l'histoire de Chine, on voit alors un homme se dresser pour réclamer conjointement la Science et la Démocratie. En lançant son fameux appel dans *La Jeunesse*, Chen Duxiu, qui se tournera ensuite vers le marxisme et sera l'un des fondateurs du parti communiste, n'a sans doute pas mesuré combien les deux valeurs qu'il mettait en avant étaient indissociables. Soixante ans plus tard, lorsque le jeune Wei Jingsheng placardera son célèbre manifeste sur la "Cinquième Modernisation" au Mur de la Démocratie, les yeux se seront ouverts. Malheureusement, il sera bien tard.

Mais n'anticipons pas. Examinons plutôt l'un après l'autre les divers projets qui, dans l'intervalle, se sont efforcés, en dépit des dissensions intérieures et de la guerre étrangère, de faire de la Chine une nation relativement moderne sur le plan culturel. *Grosso modo*, on peut en distinguer quatre, couvrant toute la période qui va de Chen à Wei.

Le premier, qui correspond à l'époque républicaine, est assez mal connu ou jugé en raison du discrédit dans lequel sont tombés de nombreux dirigeants de l'époque. Mais il serait injuste de ne pas lui faire la place qui lui revient. Pour faire vite, on pourrait dire que ce premier projet visait, pour reprendre une formule controversée de l'époque, à "sauver le pays par l'éducation". Si, dans la seconde partie de l'époque républicaine, lors des guerres civiles qui opposent les nationalistes aux communistes, pareille intention a pu paraître stupide, il n'en a pas été de même dans les premières années de la République. La suppression en 1904 du système ancien des examens a rendu plus que jamais nécessaire l'instauration d'un nouveau cycle d'études, allant du primaire au supérieur et reconnu à l'échelon du pays tout entier (6). Sous l'influence des divers pays où ils ont séjourné comme étudiants, de nombreux professeurs ou pédagogues présentent leurs suggestions. Parmi eux se détache Cai Yuanpei, un homme qui a été profondément marqué par ses études en Allemagne mais qui n'ignore pas les autres systèmes éducatifs. Devenu ministre de l'Education en 1913, c'est lui qui met en place le nouveau réseau, pour la formation des maîtres, des écoles normales, simples puis supérieures, réparties dans chaque province : de celle du Hunan sortiront aussi bien Mao Zedong que Liu Shaoqi. D'inspiration réformiste, la politique qui est menée alors a également l'avantage de correspondre à une vieille maxime de Confucius, selon laquelle "l'enseignement doit être ouvert à tous" ou "ne connaît pas de catégorie" (*you jiao wu lei*). Mais en cherchant par la suite à embrigader, physiquement et moralement, les jeunes dans son mouvement de la Vie nouvelle (*Xin shenghuo*), Jiang Jieshi, au début des années trente, portera au monde éducatif, aux élèves comme aux professeurs, une telle atteinte que ni les uns ni les autres ne s'en relèveront et, ceci, jusqu'à la fin du régime nationaliste.

Face à un tel héritage, où avait prédominé, au moins au début l'inspiration libérale, le nouveau pouvoir communiste a pris successivement trois attitudes différentes, correspondant à autant de projets

distincts. Dans un premier temps, qui va de 1949 à 1966, les autorités suivent d'assez près le modèle soviétique, à savoir un enseignement fortement encadré et très hiérarchisé, où la morale socialiste va de pair avec une sorte de culte de l'étude tout à fait confucéen. Le symbole de ce projet est le livre de Liu Shaoqi, dont le titre était : *Le perfectionnement individuel*. Gravement inégalitaire, car reposant sur une compétition qui n'est pas sans rappeler le régime des examens impériaux, ce système d'enseignement, à la veille de la Révolution culturelle, menaçait d'exploser.

Mao Zedong l'avait bien compris, qui sut aussitôt exploiter le mécontentement des futurs gardes rouges. Mais on aurait tort si l'on y voyait pur machiavélisme de sa part. Que la Révolution culturelle ait été une lutte forcée pour le pouvoir, nul n'en disconviendra. Il faut néanmoins reconnaître qu'elle fut aussi un projet gigantesque et fou, qui visait à rapprocher les villes des campagnes, en déplaçant une grande partie de la population des centres urbains. Dans le domaine de l'enseignement l'ambition semble avoir été de rétablir l'égalité dans la jeunesse, d'une part, en ne privilégiant pas le travail intellectuel par rapport au manuel, et, d'autre part, en confiant aux autorités locales, et non plus seulement à l'Etat, le soin de gérer et d'ouvrir des écoles.

Par rapport à la modernisation en cours aujourd'hui, la Révolution culturelle apparaît comme le dernier sursaut d'une société paysanne refusant le modèle classique de l'urbanisation et de l'industrialisation. Face aux technocrates actuellement au pouvoir, Mao fait un peu figure de vieux paysan têtu, ignorant des réalités extérieures à son pays. Après un long repliement sur soi, l'ouverture sur l'ensemble du monde étranger, et non plus seulement sur le camp socialiste, constitue, sans nul doute, un élément essentiel de la politique de Deng Xiaoping. Mais on ne peut pas ne pas remarquer que, parmi les "quatre modernisations" (agriculture, industrie, défense nationale et recherche scientifique), le domaine de la culture et de l'enseignement n'est pas représenté, comme si les dirigeants étaient, comme les grands mandarins réformateurs de la fin du siècle dernier, soucieux avant tout d'"enrichir le pays" et de "renforcer l'armée" (*fu guo qiang bing*). En réalité, le pouvoir d'aujourd'hui a bien ce qu'on pourrait appeler un projet culturel, mais nous en parlerons seulement plus loin, car il est étroitement imbriqué dans la dernière des trois questions que nous nous proposons de traiter maintenant.

Les problèmes relevant de la modernisation culturelle de la Chine sont nombreux. Nous en avons choisi trois, qui nous ont semblé particulièrement significatifs dans la mesure où ils marquent bien une frontière entre la tradition et la modernité. Littérature, écriture et progéniture : autant d'exemples où les changements intervenus au cours de ce siècle ont profondément modifié, ou vont profondément modifier, une partie importante de la culture chinoise héritière du confucianisme. Tous les trois ne sont pas sur le même plan : les deux premiers sont partiellement liés, tandis que le troisième est indépendant et concerne très directement l'avenir même de la Chine.

Si on le compare à toute la littérature classique qui l'a précédé, l'apport de la littérature moderne peut paraître bien mince. En fait,

pour peu que l'on analyse les principales transformations qui se sont produites dans les premières décennies du siècle, il fut, à bien des égards, décisif. On connaît en général le trait distinctif d'une évolution qui, en quelques années, autour du fameux 4 mai dont nous avons parlé tout à l'heure, a amené la plus grande partie des écrivains à abandonner la langue écrite et à adopter la langue parlée. Mais on mesure mal ce que la proposition de Hu Shi et de Chen Duxiu avait de révolutionnaire. Ecrire comme l'on parle ? Le vieux lettré Lin Shu ne manqua pas de s'indigner : "Mais je ne vais tout de même pas être obligé de m'exprimer comme mon tireur de pousse-pousse !". Quand, vers la fin des années trente, le romancier Lao She choisira, comme héros de son roman le plus célèbre, précisément un malheureux tireur de pousse-pousse, on pourra dire que la révolution littéraire aura vraiment triomphé. D'autres aspects de cette révolution méritent également d'être soulignés.

Tout aussi importante que le choix de la langue parlée est la nouvelle conception que l'écrivain chinois se fait désormais de lui-même. Non plus l'héritier d'une très longue chaîne de poètes et de prosateurs, qui ne faisaient souvent que s'entregloser et s'entrerimer. Qu'il s'agisse de poésie, de roman ou de théâtre, la littérature moderne se veut "création" (*chuangzao*), comme la société littéraire des années 20 qui porte le même nom. Contrairement à Confucius qui ne se reconnaissait que le droit de "transmettre" (*shu er bu zuo*), l'écrivain devient un véritable "auteur" (*zuo jia*) comme l'indique l'apparition de ce nouveau terme dans le vocabulaire. La conséquence finale de cette transformation sera, à l'opposé du lettré traditionnel qui restait amateur jusqu'à sa retraite, la professionnalisation progressive d'un certain nombre d'écrivains, qui, enfin, peuvent vivre de leur plume ou de leur pinceau.

Le troisième trait qui fait l'originalité profonde de la littérature chinoise moderne est sa remarquable ouverture sur l'ensemble du monde étranger. A cet égard, la Société d'études littéraires, qui regroupait les plus grands noms et publiait le fameux *Mensuel du Roman* (*Xiaoshuo yuebao*), a joué un rôle considérable dès le début des années 20 : c'est elle qui a fait connaître tous les principaux courants de la littérature mondiale, avec une insistance particulière sur le réalisme et le naturalisme. Entre les deux guerres, la plupart des grandes oeuvres, occidentales, russes ou japonaises, ont été traduites, parfois tant bien que mal, mais souvent dans le dessein de répondre sans tarder à la demande pressante des lecteurs. Dans d'autres cas, le traducteur ne faisait que la précéder. Consultait un jour la revue *Xiandai*, dont le sous-titre français était *Les Contemporains*, quelle ne fut pas notre surprise en constatant que Pierre Reverdy, le reclus de Solesmes, y était déjà traduit, en 1933, si nos souvenirs sont exacts.

Enfin, et cet aspect n'a guère été abordé jusqu'ici, c'est le livre, dans son apparence matérielle, qui a subi une véritable métamorphose. Jusqu'à l'apparition du livre moderne au début du siècle, le livre chinois traditionnel était une sorte de tombeau. Clos sur lui-même dans son emboîtement dûment fermé sur le côté, le livre, placé à plat sur l'étagère ne laisse voir que sa face inférieure. Du contenu, il est pratiquement impossible d'avoir une idée, la vignette qui figure sur le dessus de l'ouvrage ne donnant pas toujours le titre exact du livre et presque jamais le nom de l'auteur. Au cours des années 30,

cette situation évolue rapidement. Non seulement le livre sort de sa boîte et se met debout comme l'ouvrage occidental, mais de plus en plus d'importance est donnée à la couverture. La conscience croissante que l'homme de lettres a de lui-même se marque successivement par l'usage de sa propre calligraphie pour le titre et le nom de l'auteur, enfin, par l'emploi, comme en Occident, du portrait de l'écrivain au beau milieu de la couverture. Au même moment, on voit aussi le contenu même du livre qui fait son apparition et qui vient, avec plus ou moins de bonheur, s'étaler avant même que le lecteur n'ait ouvert le livre.

Cette question, en apparence anodine, de la couverture nous conduit, sans transition, au problème majeur qu'est celui de l'écriture. L'attachement des Chinois à leurs vieux idéogrammes est souvent présenté comme un obstacle à la modernisation du pays. Les divers éléments de cette assertion doivent donc être analysés soigneusement. L'attachement des Chinois pour leur type spécial d'écriture est indéniable. Mais, comme vous le savez, il n'est pas seulement fondé sur le goût de la "dénomination correcte" (*zheng ming*) chère à Confucius, ou sur des considérations d'ordre esthétique, même si celles-ci, du fait de la calligraphie, sont particulièrement fortes. Cet attachement tient, en premier lieu, au fait que la Chine est devenue très tôt une civilisation de l'écrit et que ce serait toute sa vision du monde, une vision où le *logos*, au double sens du terme, fait défaut, qui serait bouleversée par l'introduction de l'alphabet. On ne passe pas sans difficulté d'un système qui va du complexe au simple, au système contraire.

La seconde raison est plus évidente : il s'agit de maintenir la cohésion d'un empire qui, sans les caractères, n'aurait peut-être pas conservé son unité. Mais il n'est pas besoin de souligner ici des différences, parfois plus que dialectales, qui font de la Chine un pays aussi varié linguistiquement que l'Europe. En revanche, il y a sans doute lieu d'insister un peu plus sur l'état de la langue que l'on appelait jadis "mandarin" (*guanhua*), hier "langue nationale" (*guoyu*) et que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de "langue commune" (*putonghua*). Tous ceux qui l'ont un peu pratiquée le savent : cette langue, phonétiquement parlant, est d'une très grande pauvreté. Son caractère essentiellement monosyllabique ne lui permet donc pas d'éviter de très fréquentes homophones et des confusions de sens qui ne peuvent être résolues qu'en recourant aux caractères correspondants. C'est cette situation sur le plan phonétique qui rend, avant tout, impossible l'usage de signes alphabétiques. Pour que celui-ci devienne envisageable, il faudra attendre que l'évolution de la langue moderne, qui a déjà forgé de nombreux polysyllabes, en particulier pour traduire des termes étrangers, s'accélère. Si vite qu'aille le monde actuel, il n'est pas raisonnable de penser que l'introduction de l'alphabet puisse se produire avant le milieu, ou la fin, du siècle prochain.

Pourquoi, dans ces conditions, avoir choisi cette question de l'écriture parmi nos exemples de modernisation culturelle ? La raison en est simple. En dépit de l'obstacle majeur que nous venons de voir, une évolution significative est en cours, qui s'est déjà traduite par des mesures importantes. La première a été l'adoption en 1958 du système de transcription alphabétique *pinyin*, remplaçant un système non alphabétique, dit *zhuyinzimu*, qui remontait à 1918 ; l'emploi du nouveau système a progressivement été généralisé dans les écoles et les media,

en Chine puis à l'étranger. Bien qu'il ne corresponde pas à nos habitudes de transcription phonétique, il permet d'unifier, autant que possible, la prononciation de la langue commune. La seconde mesure a consisté à simplifier, par deux fois (en 1956 et en 1964), un nombre élevé de caractères ou d'éléments de caractères. Même si une troisième tentative, encore plus radicale, a échoué à la fin de la Révolution culturelle, ces simplifications ont certainement contribué à lever le tabou séculaire qui entourait les caractères.

Mais venons-en maintenant à notre troisième exemple : après la littérature et l'écriture, la progéniture ou, pour être plus précis, les problèmes culturels que pose actuellement en Chine la programmation démographique. Assez curieusement, le mot "enfant", *zǐ*, se prononce, à une différence de ton près, comme le mot "idéogramme", *zì*, et, graphiquement, le second inclut le premier, qu'il place seulement sous l'élément du toit. A part cette similitude, il faut surtout noter que comme l'écriture, et même plus longtemps qu'elle, la progéniture a fait l'objet d'un tabou officiel quasiment délibéré. "Elever des enfants pour se protéger contre la vieillesse" (*yang zi fang lao*) : cette expression consacrée a longtemps résumé l'attitude de tout un peuple, pour qui la fameuse piété filiale était moins une fin en soi qu'un moyen commode de s'assurer une retraite décente.

Tant que Mao Zedong a été de ce monde, jamais les questions démographiques n'ont pu être abordées sérieusement et le professeur Ma Yinchu, qui en était le meilleur spécialiste, a été toujours tenu à l'écart des décisions gouvernementales. En 1974, lors d'un voyage d'études de l'Ecole normale, toutes les explications que nous attendions de nos interlocuteurs dans ce domaine sont restées pratiquement sans réponse. Que, dans ces conditions, huit ans plus tard, la Chine ait accepté d'organiser enfin un recensement avec l'aide, matérielle et scientifique, des organisations internationales, a marqué, de ce point de vue, un changement d'état d'esprit tout à fait remarquable. Désormais, le pays le plus peuplé de la terre est, à la fois, fier de représenter à lui seul le quart de l'humanité et conscient, au moins au niveau de ses dirigeants, qu'il a atteint là un seuil qu'il ne peut plus guère dépasser.

Pour éviter que l'accroissement démographique ne soit supérieur à deux cents millions d'individus d'ici la fin du siècle, les autorités ont pris, comme vous le savez, des décisions qui, si elles sont appliquées, seront lourdes de conséquences. Tel qu'il a été défini, l'objectif à atteindre est terriblement simple : d'ici l'an 2000, aucun couple ne devrait avoir plus d'un enfant, sans quoi il se verrait immédiatement pénalisé. D'après les renseignements que nous avons pu recueillir de diverses sources, cette politique de contrôle très strict des naissances a déjà produit ses fruits, au moins dans les villes, et un des experts les plus éminents des Nations-Unis, Léon Tabah, a pu même donner la Chine en exemple aux pays victimes de leur démographie galopante (7).

Ce brutal ralentissement de la croissance démographique intervient après une période de trente ans, où, en dépit des importantes pertes en vies humaines du Grand Bond, des années noires qui ont suivi et de la Révolution culturelle (8), la population avait doublé. Un tel renversement de tendances ne peut se réaliser sans entraîner, dans plusieurs

domaines, de graves conséquences. La première est un retournement progressif de la pyramide des âges, où, à terme, la cellule familiale de base sera réduite à une structure dans laquelle deux personnes actives auront cinq personnes à charges (quatre personnes âgées et un enfant). 4-2-1 : devant un pareil déséquilibre entre jeunes et vieux, c'est le principe même de la piété filiale qui ne peut pas ne pas être définitivement abandonné.

La seconde conséquence devrait être l'égalisation progressive des sexes, puisque l'obligation de l'enfant unique, sauf avortements et infanticides massifs, ne laisse guère le choix et met la fille exactement sur le même plan que le garçon. Quand on songe aux vingt-cinq siècles de suprématie masculine qu'a imposés le confucianisme, on peut estimer que les quinze ans qui viennent correspondront à une véritable révolution culturelle, au sens propre du terme. Mais il n'est pas certain que cette révolution touche également les villes et la campagne. "Les paysans seront toujours les paysans", aimait à dire, avec un certain fatalisme, Mao Zedong lui-même. Et les autorités actuelles conviennent que le meurtre des petites filles est, dans les zones rurales, un fait difficile à éliminer : on croirait entendre les horribles descriptions des missionnaires du siècle dernier. Un des points qui demeurera particulièrement sensible, aussi bien parmi les citadins que parmi les ruraux, est le rapport de la bru à la belle-mère : la nécessité de l'enfant unique, si celui-ci n'est pas du sexe désiré, risque d'envenimer gravement des relations déjà fort délicates.

Enfin, la politique de contrôle démographique actuel s'accompagne de mesures d'incitation, matérielle et juridique, dont la nature peut sembler assez contestable. Dans le cas où, en dépit de la pression extérieure, sociale et gouvernementale, une famille aurait deux enfants, non seulement les revenus du foyer seraient diminués, mais le cadet ne se verrait pas reconnaître le même droit que son frère pour l'entrée à l'université ou à l'embauche des usines d'Etat, là où un ouvrier est le mieux payé. On ne sait encore exactement dans quelle mesure ce système de pénalité est appliqué. Mais s'il l'est bien, on peut légitimement se demander si, par ce biais, les autorités chinoises ne sont pas en train de rétablir, d'une certaine manière, le droit d'aînesse. Par ailleurs, des considérations relevant de l'eugénisme commencent à apparaître, comme le montre cette affiche, placardée en pleine rue, où la propagande proclame : *"Les parents comme la famille, la société comme la nation, tous souhaitent à la génération suivante santé, intelligence et beauté"* (9).

Même limitée et soigneusement contrôlée, l'ouverture de la Chine sur le monde extérieur a créé, depuis 1978, une situation en apparence irréversible. Nous avons noté que, parmi les "quatre modernisations" en cours, il n'y en avait pas de proprement culturelle. En revanche, nous avons vu successivement apparaître deux notions qu'il est intéressant d'élucider. La première est celle de "civilisation spirituelle socialiste", sorte de morale qui atteste, par le travail, l'honnêteté et la courtoisie des relations humaines, la supériorité du socialisme par rapport au "libéralisme bourgeois" d'essence capitaliste.

La seconde notion est celle de la "pollution spirituelle" qui toucherait surtout les jeunes et les intellectuels. Les principales causes

de cette "pollution" seraient de nature très différentes. D'une part, il y aurait une sorte de matérialisme, se traduisant par la recherche effrénée d'avantages matériels. Les jeunes, pour reprendre un jeu de mots souvent cité, mais intraduisible en français, "*regardent plus du côté de l'argent que du côté de l'avenir*". D'autre part, des signes encore discrets mais assez nombreux indiquent un regain spirituel et une résurgence de la conscience religieuse qui ne sont pas sans inquiéter les autorités. En Chine comme en Union Soviétique, héritière de Byzance à travers la Russie des Tsars, le totalitarisme semble avoir eu d'autant moins de peine à s'établir qu'il n'y avait jamais eu dans le passé de réel conflit entre l'Eglise et l'Etat : l'Empire n'avait qu'une tête. Aujourd'hui, le gouvernement chinois, en pratiquant l'amalgame entre les diverses sortes de "pollution" et en promouvant sa propre "civilisation spirituelle socialiste", veut éviter, semble-t-il, que les aspirations spirituelles d'une partie de la population n'échappent à son contrôle.

Mais si nous voulions entrer plus avant dans ces réflexions qui relèvent du domaine si mouvant de l'idéologie, nous serions obligé de sortir du cadre que nous nous sommes fixé et il vaut sans doute mieux que nous nous en tenions là. Un mot, cependant, en guise de conclusion. Si les divers projets de modernisation en cours aboutissent, jamais dans son histoire la Chine n'aura connu de période aussi novatrice. Les touristes qui se rendent à Qufu sur la tombe de Confucius, doivent entendre le vieux Sage se retourner souvent au fond de son caveau. Dans le domaine qui nous préoccupe, deux pensées, empruntées aux *Entretiens*, n'en demeurent pas moins plus que jamais pertinentes. L'une affirme la nécessité d'une programmation : "Qui ne voit pas loin tombera bientôt dans l'embarras" (10) ; l'autre souligne la difficulté des grands projets : "Plus grandioses les résolutions, plus difficile leur exécution" (11).

NOTES

- (1) Feng Zikai *manhua*, Shanghai renmin meishu chubanshe, 1983, p. 96.
- (2) *Ibid.*, p. 97.
- (3) Lao She, *Gens de Pékin*, Gallimard, 1982, recueil de nouvelles et de récits traduits en collaboration.
- (4) Mars 1975, p. 387-401.
- (5) *Ibid.*, p. 397.
- (6) Cf. notre contribution : "L'éducation dans la Chine moderne" à l'*Histoire mondiale de l'éducation* (Presses universitaires de France, 1981, tome 3, p. 17-32).
- (7) "Nouveaux éclairages sur la population mondiale", *Le Monde*, 26 et 27 janvier 1984.
- (8) Cf. *Le Monde*, 10 avril 1984, p.5.
- (9) *Beijing Information*, 16 janvier 1984, couverture.
- (10) Anne Cheng trad., *Entretiens de Confucius*, Le seuil, 1981, p.123.
- (11) *Ibid.* p. 115.